

détestait-il cordialement. Il était jaloux de ce voleur. Il avait au cœur une haine secrète envieuse, implacable, contre Claude, une haine de souverain de droit à souverain de fait, de pouvoir temporel à pouvoir spirituel. Ces haines-là sont les pires.

Claude aimait beaucoup Albin, et ne songeait pas au directeur.

Un jour, un matin, au moment où les porte-clefs transvasaient les prisonniers deux à deux du dortoir dans l'atelier, un guichetier appela Albin, qui était à côté de Claude, et le prévint que le directeur le demandait.

—Que te veut-on ? dit Claude.

—Je ne sais pas, dit Albin.

Le guichetier emmena Albin.

La matinée se passa. Albin ne revint pas à l'atelier. Quand arriva l'heure du repas. Claude pensa qu'il retrouverait Albin au préau. Albin n'était pas au préau. On entra dans l'atelier, Albin ne reparut pas dans l'atelier. La journée s'écoula ainsi. Le soir, quand on ramena les prisonniers dans leur dortoir, Claude y chercha des yeux Albin, et ne le vit pas. Il paraît qu'il souffrait beaucoup dans ce moment-là, car il adressa la parole à un guichetier, ce qu'il ne faisait jamais.

—Est-ce qu'Albin est malade ? dit-il.

—Non, répondit le guichetier.

—D'où vient donc, reprit Claude, qu'il n'a pas reparu aujourd'hui ?

—Ah ! dit négligemment le porte-clefs, c'est qu'on l'a changé de quartier.

Les témoins qui ont déposé de ces faits plus tard remarquèrent qu'à cette réponse du guichetier la main de Claude, qui portait une chandelle allumée, trembla légèrement. Il reprit avec calme :

—Qui a donné cet ordre-là ?

Le guichetier répondit :

—M. D.

Le directeur des ateliers s'appelait M. D.

La journée du lendemain se passa comme la journée précédente, sans Albin.

Le soir, à l'heure de la clôture des travaux, le directeur, M. D., vint faire sa ronde habituelle dans l'atelier. Du plus loin que Claude le vit, il ôta son bonnet de grosse laine, il boutonna sa veste grise, triste livrée de Clairvaux, car il est de principe dans les prisons qu'une veste respectueusement boutonnée prévient favorablement les supérieurs, et il se tint debout et son bonnet à la main à l'entrée de son banc, attendant le passage du directeur. Le directeur passa.

—Monsieur ? dit Claude.

Le directeur s'arrêta et se détourna à demi.

—Monsieur, reprit Claude, est-ce que c'est vrai qu'on a changé Albin de quartier ?

—Oui, répondit le directeur.

—Monsieur, poursuivit Claude, j'ai besoin d'Albin pour vivre.

Il ajouta :

—Vous savez que je n'ai pas assez de quoi manger avec la ration de la maison, et qu'Albin partageait son pain avec moi.

—C'était son affaire, dit le directeur.

—Monsieur, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire remettre Albin dans le même quartier que moi ?

—Impossible. Il y a décision prise.

—Par qui ?

—Par moi.

—Monsieur D., reprit Claude, c'est la vie ou la mort pour moi, cela dépend de vous.

—Je ne reviens jamais sur mes décisions.

—Monsieur, est-ce que je vous ai fait quelque chose ?

—Rien.

—En ce cas, dit Claude, pourquoi me séparez-vous d'Albin ?

—Parce que, dit le directeur.

Cette explication donnée, le directeur passa outre.

Claude baissa la tête et répliqua pas. Pauvre lion en cage à qui l'on ôtait son chien !

Nous sommes forcé de dire que le chagrin de cette séparation n'altéra en rien la voracité en quelque sorte malade du prisonnier. Rien d'ailleurs ne parut sensiblement changé en lui. Il ne parlait d'Albin à aucun de ses camarades. Il se promenait seul dans le préau aux heures de récréation, et il avait faim. Rien de plus.

Plusieurs voulurent partager leur ration avec lui, il refusa en souriant.

Tous les soirs, depuis l'explication que lui avait donnée le directeur, il faisait une chose folle qui étonnait de la part d'un homme aussi sérieux. Au moment où le directeur, ramené à heure fixée par sa tournée habituelle, passait devant le métier de Claude, Claude levait les yeux et le regardait fixement, puis il adressait d'un ton plein d'angoisse et de colère, qui tenait à la fois de la prière et de la menace, ces deux mots seulement : *Et Albin ?* Le directeur faisait semblant de ne pas entendre ou s'éloignait en haussant les épaules.

Cet homme avait tort de hausser les épaules, car il était évident pour tous les spectateurs de ces scènes étranges que Claude Gueux était intérieurement déterminé à quelque chose. Toute la prison attendait avec anxiété quel serait le résultat de cette lutte entre une tenacité et une résolution.

Il a été constaté qu'une fois entre autres Claude dit au directeur :

—Écoutez, monsieur, rendez-moi mon camarade. Vous ferez bien, je vous assure. Remarquez que je vous dis cela.

Une autre fois, un dimanche, comme il se tenait dans le préau, assis sur une pierre, les coudes sur les genoux et son front dans ses mains, immobile depuis plusieurs heures dans la même attitude, le condamné Faillette s'approcha de lui, et lui cria en riant :

—Que diable fais-tu donc là, Claude ?

Claude leva lentement sa tête sévère, et dit :

—Je juge quelqu'un.

Un soir enfin, le 25 octobre 1831, au moment où le directeur faisait sa ronde, Claude brisa sous son pied avec bruit le verre de montre qu'il avait trouvé le matin dans un corridor. Le directeur demanda d'où venait ce bruit.

—Ce n'est rien, dit Claude, c'est moi Monsieur le directeur, rendez-moi mon camarade.

—Impossible, dit le maître.

—Il le faut pourtant, dit Claude d'une voix basse et ferme ; et, regardant le directeur en face, il ajouta :

—Réfléchissez. Nous sommes aujourd'hui le 25 octobre. Je vous donne jusqu'au 4 novembre.